Hugo MICHERON, *Le jihadisme français. Quartiers, Syrie, prisons*

Préface de Gilles Kepel, Paris, Gallimard, coll. « L'esprit du monde », 2020, 406 p.

Pierre Lassave

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/57942>
DOI : 10.4000/assr.57942
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2020
Pagination : 265-267
ISBN : 978-2-7132-2826-1
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Pierre Lassave, « Hugo MICHERON, *Le jihadisme français. Quartiers, Syrie, prisons* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 192 | octobre-décembre 2020, mis en ligne le 31 décembre 2020, consulté le 25 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/assr/57942> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.57942>

Ce document a été généré automatiquement le 25 janvier 2021.

© Archives de sciences sociales des religions

Hugo MICHERON, *Le jihadisme français. Quartiers, Syrie, prisons*

Préface de Gilles Kepel, Paris, Gallimard, coll. « L'esprit du monde », 2020, 406 p.

Pierre Lassave

RÉFÉRENCE

Hugo MICHERON, *Le jihadisme français. Quartiers, Syrie, prisons*, préface de Gilles Kepel, Paris, Gallimard, coll. « L'esprit du monde », 2020, 406 p.

- 1 Tout fraîchement issu d'une thèse de science politique soutenue en 2019 sous la direction de l'islamologue Gilles Kepel, ce livre a dès sa sortie été très largement médiatisé. Son auteur a fait le bonheur des plateaux télévisés au début de l'année 2020, peu avant que la pandémie prenne le dessus sur l'actualité. Son enquête intensive de cinq ans au sein du monde djihadiste venait en effet de livrer un tableau inédit de cette calamité terroriste tout en tournant une page de son histoire après la défaite de l'État islamique au Levant et l'emprisonnement de ses combattants français. Les prisons françaises ont d'ailleurs constitué l'essentiel de son terrain d'enquête, par la rencontre avec près d'une centaine de prisonniers qui ont refait, avec le chercheur, le chemin de leur conversion « salafo-jihadiste », de leur combat en Syrie et de leur entrée en résistance après la défaite. Se démarquant de toute spéculation médiatique sur la radicalisation de l'islam ou « l'islamisation du nihilisme social », l'auteur veut expliquer l'attrait momentané du djihad au Levant auprès d'une infime partie de la population française en partant d'une enquête résolument empirique. Il mettra ainsi au jour « l'écosystème djihadiste » qu'il fonde sur trois lieux en interaction : l'enclave communautaire en périphérie des métropoles, le théâtre des combats au *Cham* (Levant), l'incubation carcérale des projets. Le plan de l'ouvrage en trois parties reflète ce système.

- 2 Dans la première partie (« Quartiers »), l'auteur retrace la formation d'isolats au sein des villes européennes en se focalisant sur diverses trajectoires individuelles de retour à la tradition dans la perspective millénariste de l'avènement triomphal du Califat universel. Il inscrit ces parcours dans une chaîne de transformations doctrinales allant des Frères musulmans au djihadisme en passant par le tabligh et le salafisme. Le double mouvement d'« allégeance » au divin (*al-wala*) et de « désaveu » du monde occidental (*al-bara*) constitue le moteur simple d'engagements au meurtre des impies et au sacrifice de soi. C'est par exemple le cas de « l'émir blanc d'Artigat » (Abdel Ilah Al-Dandachi, alias Olivier Corel), né en Syrie en 1946, engagé dans l'organisation des Frères musulmans, étudiant en pharmacie à Toulouse, naturalisé en 1983, combattant en Afghanistan en 1984, réinstallé à Artigat en Ardèche en 1985, lieu de rencontre isolé et bientôt très surveillé des djihadistes du monde (Algérie, Afghanistan, Pakistan, Europe). L'ont fréquenté nombre de frères, de cousins et de familles dont les noms feront l'actualité du moment terroriste (Merah, Clain, etc.). Artigat fait partie du « paradigme de Toulouse », au début des années 2000, lorsque dans les grands ensembles périphériques de la ville s'entrecroisent paradoxalement, dans les jeunes générations, criminalité, retour rigoriste à l'islam et voyages d'armes sur les théâtres de guerre. L'enquête revient sur ces lieux de condensation djihadiste, en déployant leur carte en enclaves européennes, tels le Mirail ou les Izards à Toulouse mais aussi Molenbeek à Bruxelles. Elle relève la scansion des engagements et mobilisations, notamment après les attentats de New York en 2001 qui sonnent l'heure du combat, les révoltes urbaines de 2005 qu'il faut réorienter vers le « désaveu » de la République, le passage à l'acte décisif de Mohamed Merah en 2012. Rétrospectivement, après la série d'attentats sanglants de Paris en 2015, la tuerie de Toulouse (Merah) n'a rien de l'acte isolé d'un « loup solitaire » comme l'ont supposé la presse et les autorités publiques, mais traduit un des premiers crimes spectaculaires de l'écosystème djihadiste sur l'Hexagone.
- 3 La seconde partie (« Syrie ») connecte les enclaves hexagonales avec le terrain de guerre syro-iraquien. La chronique de la conquête territoriale dans la foulée de la guerre civile syrienne puis de la défaite de l'État islamique sous le coup des coalitions internationales entre en écho avec les attentats européens. Reconstituant le puzzle des partants pour la hijra (migration combattante), l'auteur décèle trois cohortes successives. La première (une centaine en 2012) est celle des « pionniers », militants doctrinaires et arabisants préalablement les plus connectés avec le terrain militaire au Levant, qui vont assurer sur place le rôle d'agents de renseignements puis grimperont dans la hiérarchie éphémère de l'État islamique. La seconde (trois centaines après 2013) est celle des « cadres », plus jeunes et moins formés que les précédents, qui vont subir de plein fouet les guerres intestines entre factions djihadistes (Front Al-Nosra contre Daech) et seront décimés au combat. La troisième, la plus massive (plus d'un millier dans les années 2014-2016), est celle des « néophytes » partant avec femmes et enfants pour finalement servir de chair à canon, victimes impuissantes du mirage califal puis des camps internationaux d'emprisonnement. À ce stade, l'auteur nous livre après d'autres quelques aperçus saisissants sur la terreur interne à l'ordre islamique. Il montre également comment les migrants djihadistes jouent le rôle de colons opprimant les populations syriennes et irakiennes locales (*madanyyim*).
- 4 La troisième partie (« Prisons ») revient donc sur les prisons françaises, *terminus ad quem* de l'aventure et de l'enquête. En lien avec les enclaves territoriales, les maisons

d'arrêt se sont en effet imposées depuis le début des années 2000 comme lieux centraux de l'entreprise djihadiste. C'est là que les « revenants » de Syrie convertissent les dealers et autres délinquants au salafo-jihadisme. L'auteur insiste sur le fait que les prisons françaises, pourtant « microcosme islamisé » où le halal fait la loi, n'ont pas suffisamment été prises en compte par les pouvoirs publics comme caisse de résonance des combats anti-occidentaux. Il réfère la difficulté à voir la continuité des liens entre la prison et le monde à l'influence intellectuelle de Michel Foucault (*Surveiller et punir*, 1975) ou de Erving Goffman (*Asiles*, 1961), penseurs du grand enfermement et de ses institutions totalitaires. Référence à des œuvres marquantes qui reste bien cursive sinon décorative. En parallèle, l'auteur retrace les expérimentations hésitantes de l'administration pénitentiaire oscillant entre l'isolement et la dispersion des « radicalisés » au sein de la population carcérale. Les « unités dédiées » aux associés terroristes fonctionnent un temps comme bases de reconstitution des forces (reprise d'études, musculation, apprentissage du Coran) jusqu'à ce que l'afflux par centaines des retours du Levant submerge l'encadrement des régimes spéciaux. De la centaine d'interlocuteurs rencontrés en prison (sur environ trois mille « radicalisés » incarcérés) ressort l'idée qu'après l'échec désastreux de Daech, le temps est venu pour les ex-jihadistes de se définir une ligne de conduite qui tienne compte des réalités de terrain. Notamment la trop faible remise en cause par les musulmans du système laïque dominant ; insuffisance qui rend utopique toute politique d'allégeance au projet islamique. Se référant aux prédications imagées de Sayyid (1906-1966) et Mohammed Qutb (1919-2014), tous deux membres des Frères musulmans, ils considèrent que la phase civile dite « médinoise » n'est pas suffisamment mûre pour passer à la phase mecquoise de la conquête. Le temps serait venu de redonner force aux foyers de prosélytisme salafo-frériste, de la prison aux quartiers en passant par les écoles privées et les mosquées dédiées.

- 5 L'A. conclut son enquête sur trois points forts : 1) il n'y a pas de djihad global mais des groupes isolés dont l'action peu coordonnée exclut toute convergence ; 2) la prison est paradoxalement le seul lieu de rencontre entre trajectoires isolées et d'éventuelle définition d'une stratégie commune entre elles ; 3) les enclaves locales et communautaires sont appelées à se reconstituer ou à disparaître par étiollement. Très agréable à lire, richement illustré, notamment avec des cartes en couleur sur les dos de jaquette qui font parler l'« écosystème islamique » et ses mouvements dans le temps, ce livre bien fait explique son succès public. L'enquête minutieuse et chronologique qu'il relate satisfait essentiellement à une visée étiologique (déceler les causes du djihadisme pour y remédier) qui oriente sa perspective dans un sens plus policier que sociologique. Le lecteur est ainsi conduit à suivre comme un détective les parcours, faits et gestes d'agents et groupes essentiellement définis par leur propension à la déviance et à la criminalité. Hormis quelques évocations de cousinages et de rapports tendus entre parents et enfants, peu est dit du milieu familial ou des rapports de genre comme espace d'expérience sociale et intergénérationnelle des acteurs. De même, l'écosystème rencontré se limite au domaine politico-religieux au sens étroit des termes sans prendre en compte ses interactions avec le milieu culturel ambiant, ses valeurs, ses styles de vie, ses couleurs, ses sons, bref, ses objets les plus concrets ou les plus virtuels.
- 6 Par souci louable de méthode, l'auteur livre quelques aperçus sur son dispositif d'enquête, notamment lorsqu'il organise en prison des groupes de paroles entre radicalisés. Seul face au groupe mais parlant l'arabe, le chercheur dit avoir levé quelques blocages chez ses interlocuteurs. Mais peu est dit des effets de rationalisation

que sa présence même et ses questions ouvertes suscitent. De même, ses voyages éclair sur le théâtre de guerre au Levant ou ses entretiens avec les pouvoirs publics, des gardiens de prison aux ministres en passant par les autorités pénitentiaires et judiciaires, restent dans l'ombre méthodologique. Bien qu'empruntant parfois ses références à la sociologie, l'enquête souscrit principalement à l'objectif de trouver une cohérence politique au microcosme qu'elle met au jour. Elle y parvient avec succès mais au prix de quelque incertitude sur sa représentativité (près d'une centaine de contacts sur trois mille). La rationalisation rétrospective qui structure les discours de résistance sur la fin laisse en outre planer le doute sur leur portée réelle. Et ce d'autant plus que le choix des interlocuteurs en prison, sur lequel l'auteur reste peu disert, n'est sans doute pas étranger à l'éventuel tri sélectif opéré par l'administration pénitentiaire. Le monde djihadiste rencontré en ressort d'autant plus isolé de la vie concrète des musulmans dont les modes de vie et de croyance demeurent fort divers (rappelons seulement que sur près de 2 600 lieux de culte, une centaine à peine suscite le soupçon de radicalisation). À l'inverse, l'isolat politico-religieux défini comme écosystème reste encore bien opaque dans ses fondements sociaux, familiaux et générationnels, ses lignes de faille, ses errements et ses semblants de stratégie. Cette captivante filature en milieu djihadiste appelle sans doute quelques compléments du côté de la sociologie. C'est, entre autres initiatives, ce que se donne comme objectif le collectif dirigé par Bernard Rougier (compte rendu *infra*) auquel Micheron apporte d'ailleurs sa contribution en revenant sur le cluster toulousain.